

La Deuxième Campagne

Pierre Bazantay et Yves Hélias

Numéro 70, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bazantay, P. & Hélias, Y. (1998). La Deuxième Campagne. *Inter*, (70), 36–37.

La Deuxième Campagne

Pierre BAZANTAY et Yves HÉLIAS

L'homme banal

L'homme banal, c'est probable, représente le produit le plus achevé de l'époque. Assigné par un emploi du temps qu'il ne saurait maîtriser à la répétition de tâches dépourvues de toute épaisseur, il reproduit inlassablement des attitudes sur lesquelles il n'a plus de réelle prise. La division absolue du travail conjuguée à la prédétermination du loisir achèvent de le placer en situation indéfiniment transitive. Élément traversé de flux, vecteur d'intérêts qui le dépassent, instrument d'une réalité sociale qui se joue de lui, l'homme banal, *germe social de l'avenir*, n'existe qu'à partir du moment où il accepte de n'être que la représentation de lui-même exactement inféodé aux besoins de la communication, figure moderne de l'ordre. Partout où ils se déploient l'État et l'économie modernes façonnent cette figure parodique de l'homme universel. Membre de la vaste classe moyenne qui se dessine à l'échelle mondiale, il ne connaît guère les frontières. L'immense désert de l'acculturation moderne est sa résidence. Les lieux qu'il habite s'abolissent sous le même signe du nulle part. L'apesanteur historique est le destin qui lui est « démocratiquement » réservé. C'est de la conscience naissante de l'homme banal que procède la Banalyse.

L'avenir de la médiocrité

La masse informe de la « petite bourgeoisie planétaire » est généralement considérée comme vouée à la seule médiocrité. Elle est cependant virtuellement la plus grande communauté humaine qui ait jamais existé. Pour cette raison elle pourrait bien détenir le seul potentiel historique sérieux. En elle tous les déracinements s'accomplissent, les identités se dissolvent et les significations s'effacent ; au cœur de l'abondance elle vit l'expérience d'une expropriation toujours plus grande. Dépourvue d'appartenance et de consistance subjective cette communauté qui vient va à la rencontre de la vacuité. À partir d'elle peuvent se jouer de réelles désaffections pour le mode de vie existant. L'establishment (renforcé par son envers pathétique) s'attachera toujours plus aux formes de culture et de savoir inhérents à l'organisation sociale hiérarchique. De ce monde quelconque peuvent surgir par contre des singularités inédites que ne crisperont plus les identités caduques, qui auront à s'approprier l'impropriété même. Là peuvent apparaître des protagonistes nouveaux, assumant un détachement à l'égard de ce qui ne fait plus sens.

Cela ne s'avancera pas sous le visage de quelque nihilisme destructeur, anticipant sur le mode tragique les processus en cours. Le nihilisme étant devenu l'expérience banale et l'horizon quotidien d'un monde platement commun, il s'agira plutôt de la puissance inerte qui le neutralise et exprime une tranquille indifférence pour ce qui le nourrit.

Se porter dès maintenant aux avant-postes de ces prévisibles désaffections de l'homme banal pour l'absurde « vie officielle » du village planétaire, exhibée sur l'écran du spectacle. Être attentif au langage par lequel ces désaffections pourront venir « faire exemple » et s'extérioriser, sans avoir recours aux modes de communication tombés dans l'insignifiance. Ce sont là peut-être les enjeux à venir.

À sa manière le congrès de Banalyse les a pris en considération. Mais s'il a rompu l'isolement de quelques-uns préoccupés confusément par ces questions, il n'a recueilli aussi que leur commune confusion. Cette faiblesse a encouragé la lecture réductrice des propositions banalytiques. Elles prirent place parmi ces singularités qui, depuis le surréalisme, sont censées habiter les marches de la rationalité et se cantonner dans l'espace réservé de l'originalité, no man's land de sécurité dévolu par les tenants du monde sérieux. Certains y reconnurent quelques chose d'autre qu'un rituel ludique, mais la nature essentiellement *politique* de la Banalyse ne s'affirme pas d'elle-même. Or, si ludiques fussent-elles, ces propositions n'avaient en réalité d'intérêt qu'inscrites dans un processus stratégique attaché aux enjeux du monde réel.

Au cours de la première phase de l'expérience banalytique la constitution d'une communauté réellement humaine l'a emporté sur l'élucidation des objectifs possibles et des idées auxquelles ils sont liés. Les modes d'inscription les plus légers furent accueillis sans crispation. Quiconque venait au Congrès était crédité, a priori, d'une sensibilité nécessairement convergente avec l'état d'esprit dans lequel avait été lancée l'initiative. Il s'agissait d'assumer pleinement la valeur fondatrice du malentendu tout en acceptant, tôt ou tard, de le dissiper. Après dix ans de congrès cette époque est révolue. Elle a au moins montré comment quelques éléments épars de la « petite bourgeoisie planétaire » peuvent *faire communauté*. Que cette dernière ait existé parce qu'il n'y avait ni condition d'appartenance (sinon d'une pure présence), ni promesse d'un intérêt prédéterminé, ni soutien d'un objet désigné donne pour l'avenir quelques repères méthodologiques. Indépendamment de toute appréciation sur la qualité réelle de l'« ensemble banalytique » c'est sa valeur d'indice qu'il convient de retenir. En délaissant le terrain illusoire du sens, où se leurre le collectif, les individus peuvent, avec des moyens dérisoires, ébaucher la perspective d'un potentiel politique commun.

Au delà du temps séparé

La Banalyse a été et reste une entreprise de lutte contre la séparation. En posant ses actes, elle a cherché à rompre avec ce qui éloigne les individus les uns des autres et les conduit à ne connaître que des rapports « médiatisés par des images ». Au pseudo-dialogue avec des objets, ou à travers eux, elle a opposé l'implication des sujets dans une expérience commune, mettant en jeu leur propre condition d'objets, leur statut d'êtres banals.

Au fur et à mesure que s'étend l'économie et que se fait connaître la nécessité de son développement infini, le savoir et la culture deviennent des secteurs spécifiques régis par la division du travail. La séparation est ce que retrouvent et confirment les modes d'emploi de la connaissance intervenant dans ce cadre et subordonnés à cette forme générale. C'est pourquoi ils promettent de continuelles déceptions. Pour ce qui est du registre savant, là où l'on attendra que la passion de la vérité vienne se communiquer à la cité et en modifier pratiquement la vie, c'est le huis-clos ennuyeux du débat entre spécialistes contrôlés par l'État qui sera au rendez-vous. Du côté de l'art, quiconque y voit encore une

promesse de bonheur et en espère l'invention de la vie, ne rencontre qu'une succession inoffensive de parenthèses décoratives ou de marchandises bariolées, laissant intact le cours général de l'enlaidissement. La Banalyse a exprimé la nécessité de tourner le dos à cette pensée détachée de l'existence concrète des individus et qui se coagulera toujours davantage dans l'espace où elle est socialement circonscrite et hiérarchiquement surveillée. En ramenant le sujet vers la question de sa banale présence dans la banalité, elle a cherché à rejoindre l'impensable de cette pensée séparée : la trivialité qu'il lui faut nécessairement méconnaître parce qu'elle est employée à la maintenir. En se donnant pour seule matière un être-là commun, sans interposer ni objet ni contenu de savoir, le Congrès entendait désaffecter la sphère de la connaissance absente, celle qui n'opère jamais dans la fluidité de l'avoir-lieu.

Par la désertion partielle du *temps de la production* la Banalyse a décidé de ne proposer rien de culturellement consommable. Ainsi refusa-t-elle d'alimenter le nouveau théâtre d'opération sur lequel l'impérialisme économique déploie son entreprise de division : *l'emploi culturel du temps*. En invitant des individus à prendre le risque de perdre leur temps, elle a tenté de faire converger leurs désirs diffus de rompre avec son emploi économe. Ainsi a-t-elle donné une forme élémentaire au potentiel de dépense dont l'homme banal est le dépositaire, et où il peut puiser pour opposer l'invention d'un temps propre au temps exproprié de l'économie. Laissant indéterminées la nature et les finalités de son activité, ce qui ne manqua d'offrir place aux partisans de l'inaction, elle entendait permettre à des individus de se rencontrer directement, sans que soit prédéfini ce qu'il leur était possible de faire. Par le Congrès la Banalyse s'est employée à ouvrir, au delà des rôles sociaux existants, un jeu réunissant des acteurs, ayant à œuvrer communément le temps appropriable qu'ils s'étaient à eux-mêmes restitués.

Parce qu'elle a cherché à abandonner le terrain de la séparation et à désigner la vacuité où il confine l'homme, la Banalyse s'est engagée politiquement dans son époque. Certes, ses résultats pratiques sont modestes, elle fut médiatiquement égarée et ne put échapper à l'enlèvement. De banales insuffisances subjectives l'expliquent. Mais cela est aussi et surtout imputable au fait que la Banalyse n'a pas réellement consommé la rupture avec les catégories de l'art. En se limitant à organiser formellement des désaffectations symboliques du mode de vie existant, à l'intérieur de *parenthèses* illusoirement soustraites au temps de la production, elle est demeurée enfermée dans la logique de la séparation artistique. Parce qu'elle a continué à se situer sur ce terrain moribond, son inconséquence devait lui revenir ironiquement sous les oripeaux d'un art de l'inconsistance, qui fit son succès : l'inflation formaliste, la stylisation de la vacance. *Mutatis mutandis* elle vérifia ceci : « L'art à son époque de dissolution, en tant que mouvement négatif qui poursuit le dépassement de l'art dans une société historique où l'histoire n'est pas encore vécue, est à la fois un art du changement impossible. Plus son exigence est grandiose, plus sa véritable réalisation est au delà de lui » (DEBORD).

Entrer en campagne

Les banalystes ont retrouvé l'actualité de vieilles questions dont d'autres, en un temps où l'histoire n'était pas encore « désenchantée », s'étaient emparés avec une vigueur et un talent autrement remarquables. Ayant à les exprimer dans une époque qui veut les oublier, et au milieu d'une génération priée de s'exproprier de l'histoire, ils durent employer le style même de cette époque et communiquer à l'intérieur des formes de pensée de cette génération. Telles furent les limites leur imposant de maintenir le politique dans la seule dimension de l'implicite. Aussi bien, la Banalyse ne peut-elle plus se contenter de n'occuper que le terrain qui lui fut consenti. Au contraire, l'examen rapide du monde tel qu'il s'offre à la conscience de l'homme banal, permet de dégager de significatives conclusions. À l'échelle de la planète, force est de constater que toute forme de débat s'est figée en une alternative simple : ou bien l'homme est hors-histoire, ou bien son histoire est prise dans la gélatine du médiatique. Le banalyste, attentif à la primitive conscience de l'homme banal, affirme la pauvreté d'une telle alternative et la menace qu'elle fait peser. Pris entre la privation d'histoire et la séparation achevée, l'homme banal ne peut que convoquer ceux qui, *comme lui*, refusent un tel appauvrissement de leur existence. Là où elle s'est inventée, la Banalyse a tenté de mettre au jour une manière de résistance, éloignée certes des modes pathétiques que son acception sous-entend, sans pour autant perdre rien de sa lucidité. Si l'éthique de la séparation, qui légitime une présence au monde purement fictive, détermine tous les emplois du temps en les soumettant à l'impératif catégorique de l'efficacité mercantile, elle voudrait témoigner, avec ceux qui partagent sa sensibilité, qu'elle n'est pas la dupe de ce totalitarisme de la communication. Dans un monde où la production de l'histoire se résume à un devenir de synthèse, elle voudrait attester la volonté des hommes banals à mener une campagne de convivialité critique.

En 1982 était lancé un appel pour une première « campagne d'observation du banal ». Elle a fait son temps. Aujourd'hui, les banalystes ne sauraient faire l'économie des conséquences de leurs activités passées : au risque de l'ennui naguère proposé, succède le risque du politique. Car il ne s'agit plus seulement d'observer mais de saisir la virtualité positive des hommes banals, par qui l'histoire peut nous revenir. Commence alors une autre campagne, d'une toute autre nature.

Extrait de *Les Cahiers de Banalyse*, n° 8, juin 1991.